

CHARRON, YVON, p.s.s., *Mère Bourgeois* (1620-1720). Préface du Chanoine Lionel Groulx. Montréal, Éditions Beauchemin, 1950. 250 pages. Front. (portr.), ill., fac-sim., plan. 22 x 15 cm

Marie-Claire Daveluy

Volume 4, numéro 3, décembre 1950

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801657ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801657ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daveluy, M.-C. (1950). Compte rendu de [CHARRON, YVON, p.s.s., *Mère Bourgeois* (1620-1720). Préface du Chanoine Lionel Groulx. Montréal, Éditions Beauchemin, 1950. 250 pages. Front. (portr.), ill., fac-sim., plan. 22 x 15 cm]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 4(3), 432–436.
<https://doi.org/10.7202/801657ar>

LIVRES ET REVUES

CHARRON, YVON, p.s.s., *Mère Bourgeoys* (1620—1720). Préface du Chanoine Lionel Groulx. Montréal, Éditions Beauchemin, 1950. 250 pages. Front. (portr.), ill., fac-sim., plan. 22 x 15cm.

La peinture et la littérature hagiographique contribuèrent aux cérémonies solennelles de béatification de Marguerite Bourgeoys. A l'intérieur de Saint-Pierre de Rome, dans la gloire du Bermin; à l'extérieur, sur la façade de la plus grande église du monde, rayonna, au moment convenu, l'image de la fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame. Puis, on vit chacun des cardinaux présents recevoir un exemplaire de la vie de la nouvelle bienheureuse. Le soir, le Chef de la chrétienté, qui venait vénérer la relique de Marguerite Bourgeoys qu'on lui offrait, acceptait à son tour, un exemplaire de l'ouvrage richement relié aux couleurs papales et orné de ses armes.

La biographie qui fut ainsi à l'honneur, portait la signature d'un sulpicien d'origine canadienne: monsieur Yvon Charron, du Grand Séminaire de Montréal. Rien ne convenait davantage. Il s'agissait d'une Française vivant à Ville-Marie aux temps héroïques, et dont l'existence, chargée de bienfaisantes initiatives, avait été l'objet de la sollicitude du premier clergé paroissial de Montréal: les fils de M. Olier.

C'est une œuvre réussie que celle de Monsieur Charron, grâce à son intelligence historique, à son tact littéraire, à toutes les qualités dont il fait preuve au cours de son ouvrage. Le livre lu, une impression d'art s'en dégage peu à peu. On dirait d'un crayon au dessin léger, tracé d'une main experte, fort attentive à ne pas multiplier les détails, pouvant nuire à la pureté de lignes du modèle. Il ne fallait point en effet l'emploi de mots fastueux autour de la sainte institutrice qui usait si volontiers des vocables: *pauvreté*, *petitesse*, *dégagement de toutes choses*; il ne fallait point cet éclat fulgurant des couleurs et des images pour celle qui allait "sans sou ni maille" sur les routes

de l'ancienne et de la Nouvelle-France, vêtue de noir, son radieux visage enfoui sous une coiffe sombre lisérée de blanc; il ne fallait point, enfin, d'un style au mouvement impétueux, heurté, ou se précipitant, pour celle qui s'effaçait sans bruit, savait se résigner et décidait dans la sérénité. Monsieur Charron a vraiment rythmé ses phrases à la mesure du souffle de la bienheureuse, atteignant à cette harmonieuse simplicité, dans l'ensemble, qui fait songer aux œuvres de tenue classique.

Dirai-je que l'auteur a créé une atmosphère favorable à la vérité historique? Il a donné la parole, plus souvent qu'à son tour, aux témoins du passé. Au risque de voir son texte prendre un petit air vieillot, il a cité, beaucoup cité. Tous les auteurs contemporains des événements élèvent la voix. Ce que la postérité a pu nous conserver des *Écrits autographes* de Mère Bourgeoys s'enchâssent adroitement dans les paragraphes. L'auteur refuse de moderniser en quoi que ce soit les termes des confidences, de crainte d'affaiblir la sincérité des témoignages; ou encore, de porter atteinte à la grâce lente, bien nombrée, de la langue du Grand Siècle. Pourquoi serait-il intervenu, avec des commentaires personnels, si subtils et chatoyants fussent-ils? Son tact lui interdisait d'interrompre des interlocuteurs se tenant si bien au même diapason dans l'échange de leurs souvenirs. Et nous donnons raison à Monsieur Charron. Nous lui savons gré de nous offrir une œuvre agréable, tout en la maintenant dans la stricte vérité documentaire; tout en l'enchaînant, ajouterai-je, dans une chronologie serrée, dont nous sourions parfois. L'auteur ne nous sent-il pas assez en confiance? Son œuvre, nous le voyons, dépasse partout la portée d'une simple vulgarisation. Si l'appareil critique en semble absent, ce n'est là qu'une apparence, mais nous reviendrons dans quelques instants sur cette observation.

Si nous nous souvenons bien des principales biographies, consacrées à la personne et aux œuvres de la bienheureuse Marguerite Bourgeoys, nous ne pouvons qu'éprouver de la satisfaction de les voir toutes d'humeur différente. Pas une seule qui soit, néanmoins, en formelle contradiction avec la suivante, quand il s'agit d'apprécier les gestes de l'héroïque fondatrice. Peut-être des préoccupations de second plan, chez quelques biographes, ont-elles trop chargé les fonds de toile, brouillant légèrement les traits de la figure centrale. Il n'en est pas ainsi, hâtons-nous de le dire, dans le cas des contem-

porains de Mère Bourgeoys. Tous ont donné un relief saisissant, par le truchement de leurs phrases modestes ou naïves, à son action conquérante, nonobstant les années de trouble spirituel, ou les périodes de guerre sanglante. Ces anciens auteurs relataient, du reste, pour la plupart, la chronique des événements sans plus s'y attarder. La vérité s'imposait à eux. Ils la disaient. Les véritables proportions de beaucoup de faits, la connaissance parfaite des personnages dont ils parlaient, ne pouvait tromper leurs yeux, ni leur cœur simple, très perspicace le plus souvent. Mais une œuvre prend le pas sur toutes les autres, en ces temps où Marguerite Bourgeoys venait à peine de disparaître. C'est la vie de la bienheureuse signée par l'abbé Charles Glandelet, vicaire général de l'évêque de Québec. C'est *son premier biographe*, et le plus sûr, ayant été le directeur de sa conscience pendant quinze ans. On ne relit jamais sans émotion ce manuscrit d'un esprit sacerdotal élevé. Tout y est substantiel et d'un vif intérêt. Comment ne songe-t-on pas enfin à publier, avec des annotations abondantes, cette œuvre toujours sous le boisseau? Sans doute, Mère Marie de l'Incarnation, Dollier de Casson, M. de Belmont, M. Tronson, Sœur Morin, Mère Juchereau de Saint-Ignace, tous aujourd'hui édités, restent des témoins magnifiques à consulter. Mais l'abbé Glandelet rend un son unique, juste, exclusif, ne centrant son intérêt que sur la seule figure de la fondatrice dont la vertu le ravissait. Puis, vinrent les biographes ayant lu les témoins oculaires encore vivants, tel Ransonnet, ce futur prêtre de Liège, ordonné au Canada en 1734. Et M. Montgolfier? Il tint entre ses mains des Mémoires originaux qu'on ne se résignait pas encore à disperser. C'est Faillon qui demeure en tête des historiens modernes de Mère Bourgeoys. Ce chercheur de documents, d'une rare érudition, ce sulpicien docte et discret, ne négligea aucun des domaines historiques de son époque. Il demeure une autorité à consulter, même si, cent ans plus tard, il trouva un savant émule dans un bénédictin aux labeurs sans fin, Dom Albert Jamet, qui aimait à s'entourer, lui aussi, d'une si abondante documentation qu'elle a dépassé, souvent, les bornes de la biographie, pour toucher aux faits de l'histoire générale ou locale. Je m'en voudrais de ne pas mentionner ici la narration au style vif, agréable et limpide de M. Robert Rumilly. Il s'attardait, un jour, autour de la vie d'une rare plénitude que fut celle de la fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame.

Monsieur Charron, le dernier biographe de Mère Bourgeoys, hésita sans doute avant de se mettre à son tour à la tâche. Les circonstances exceptionnelles qui réclamaient un portrait nouveau et parfaitement adapté aux jours solennels d'une béatification ne furent pas sans susciter ses réflexions. Qu'il eût un jour passé outre ne peut que recevoir notre approbation aussi sincère que respectueuse. Nous tenons aujourd'hui une émouvante et radieuse image de celle que Rome a placée sur les autels le 12 novembre dernier. C'était d'une sainte de Dieu, proclamée publiquement telle par l'Église, que le sulpicien canadien devait parler avec une véridicité entière, sans emphase comme sans fadeur, sans ces touches de pinceau trop personnelles qui l'auraient trahie, avec cette divination merveilleuse de l'hagiographe subordonnant tout à la royauté du spirituel. Je crois avoir démontré suffisamment, fût-ce sans beaucoup d'adresse, que Monsieur Charron a bien rempli son rôle de portraitiste envers la nouvelle bienheureuse dont s'honore l'Église canadienne.

Je terminerai par quelques légères observations. Il est peu régulier, je crois, de faire tenir dans le corps du texte toutes les références relatives aux sources, comme aussi d'y inclure un trop grand nombre de dates; ou, encore, dans les citations d'auteurs, de fournir des renseignements ou des éclaircissements, en ne les enfermant pas entre crochets, préférables dans ce cas aux parenthèses. C'est incontestable, monsieur Charron s'appuie sur les meilleures autorités et les indique. Il les a *lui-même* consultées et critiquées. Il a fait un choix judicieux des passages qu'il tenait à insérer dans la biographie. Par le fait même, c'est la tâche de l'érudit qu'il a assumée, et, comme tel, il ne pouvait se soustraire aux exigences d'un bon appareil critique. La bibliographie gagnerait, je suis sûre, à être plus étoffée. Elle nécessiterait alors une division plus nette des sources, ou manuscrites, ou imprimées. Au fond, il s'agit ici de bien s'entendre sur les termes: ouvrage de vulgarisation, ou œuvre d'érudition laquelle comporte certaines opérations obligatoires.

Notre grand historien, le Chanoine Groulx, a préfacé, avec un plaisir évident, la biographie de Monsieur Charron, un de ses disciples, si je ne me trompe. La clairvoyance du Maître a tout de suite reconnu l'originalité de cette œuvre, sa grâce simple et sa douceur discrète. Il le déclare avec le sens averti de l'historien, du psychologue et du styliste.

Si j'ai réservé pour la fin ce rappel des pages discrètes du Chanoine Groulx, c'est qu'il donne, sous le couvert de l'éloge, un précieux conseil à M. Charron, juste avant de clore ses pages d'appréciation. Je n'ose, faute d'autorité, reprendre à mon compte le conseil donné, mais j'en fais la confiance à tous: "Voici un livre, écrit le maître, qui annonce le début d'une carrière d'historien. Comment ne pas souhaiter à cette carrière un long et fécond prolongement".

Monsieur Charron, placé parmi ses pairs, dans le domaine de l'histoire, ne peut maintenant se récuser devant l'œuvre prochaine qui le sollicite.

Marie-Claire DAVELUY